

DANS LA MÊME COLLECTION

Gérard Streiff, LES CAVES DE LA GOUTTE D'OR (Baleine)

Maïté Pinero, LA MORT DU PETIT POUCKET (Baleine)

Philippe Breton, CRIME PARIÉTAL

Jack Chaboud, LE TRONC DE LA VEUVE

Gilda Piersanti, L'INCONNU DU PARIS-ROME

François Darnaudet, L'OR DU CATALAN

Laurent Martin, OR NOIR PEUR BLANCHE

A L A I N B E L L E T

**FAUSSE  
COMMUNE**

POLARCHIVES



**LE PASSAGE**

*Collection dirigée par Gérard Streiff*

*Les autres dormaient.  
Comme d'habitude, évidemment.  
Chacun dans son lit dormait son sommeil.  
Moi, je veillais. Toujours la même chose.*

**Marguerite Duras**  
*La Vie tranquille*

Couverture : Julien Levy  
Photographie de couverture D. R.

© Le Passage Paris-New York Editions, 2003

À l'aube d'un matin de printemps, deux fonctionnaires de police avaient découvert le corps d'une quinquagénaire, recroquevillée sur un trottoir humide. Dérangés par le vacarme des véhicules, quelques voisins avaient affirmé avoir entendu une forte détonation, mais personne n'avait osé venir flairer le cadavre avant d'être invité par les agents débarqués à grand renfort d'éblouissants gyrophares. Manquaient les projecteurs, quelques groupies échevelées et les techniciens revendiquant une pause syndicale pour se croire arrivé sur un tournage sans âme. Mais cinématographe ou non, les maquilleurs avaient forcé le trait.

D'une voix éraillée par un trop plein de cigarettes, un officier de police s'était chargé de réveiller la quinzaine de curieux regroupés autour de la défunte. L'homme aurait préféré finir son service tranquillement, se laisser rêver à une fiancée en attente, une poignée de croissants frais et de la tendresse à revendre. L'expérience inculque de la sagesse, du pessimisme aussi, et l'officier possédait une solide réputation de croque-mort parmi sa confrérie. Pas une semaine où la vie ne basculait devant ses chaussures italiennes choisies avec raffinement. Ses collègues l'affublaient du sobriquet de ramasse-poussière, mais il préférerait ce travail à celui d'enquêteur renifleur.

Petit et vaguement rondouillard, un homme à moitié endormi s'était approché du cercle qui s'était formé autour du corps ensanglanté. D'une main malhabile, il

s'était frayé un chemin parmi la grappe humaine agglutinée en bordure de trottoir, puis, visiblement impressionné par le spectacle de cette mort étalée, il avait bafouillé : « Je la connais... Elle habite à l'angle de la rue Bobillot... C'est la propriétaire de la grande librairie du carrefour, là-bas, les Cerises rouges... » Se dandinant d'un pied sur l'autre comme de curieuses marionnettes désarticulées, les policiers piétinaient. Malmenés par une brise glacée, ils s'étaient prêtés au rituel d'usage, relevé des identités au petit bonheur, marquage au sol de la frêle silhouette, puis ils avaient noté avec minutie l'endroit où celle qui arborait un impressionnant crucifix en or massif entre deux seins plutôt fermes avait fini ses jours.

L'air vif du petit matin avait enfin réveillé le badaud bafouilleur et il recouvrait peu à peu toutes ses facultés. « Elle s'appelait madame de Vivanne... Cette femme était très appréciée par les habitués, par ses employées aussi... Une drôle de comtesse, c'est le mot ! Le cœur sur la main, je vous jure, elle était toujours prête à rendre service... » Apparemment, foi du témoin devenu affable, aucun mobile ne semblait expliquer le drame et les fonctionnaires de police, pour s'apaiser ou par instinct rationnaliste, avaient d'abord pensé à un maniaque asticoté par l'arrivée de l'aube. Hélas pour une conclusion trop hâtive, le chemisier en soie naturelle n'était pas chiffonné.

Un mégot de Gauloise glissé entre ses lèvres gercées, la plus ancienne concierge du quartier s'était approchée des représentants de l'ordre. Comme échappée d'une exposition photographique d'Eugène Atget, la vieille femme aurait pu résumer à elle seule une image jaunissante d'un Paris disparu, fait d'artisans goguenards et de mômes godiches habillés de vilaines blouses grises s'inventant une vivante buissonnière en reluquant les jeunes filles. Un

vieux châle recouvrait ses maigres épaules, et ravie de leur montrer qu'elle pouvait encore servir à quelque chose, elle s'était plantée sous le nez des gardiens de la Paix. Sa voix rauque avait imposé le silence. « Elle était veuve depuis longtemps, la libraire... C'était une brave femme, pour une aristocrate, croyez-moi ! Il lui arrivait même de faire crédit... Ouais, messieurs, aux Cerises rouges on faisait crédit, même pour des bouquins ! Ça vous étonne, hein ? Faut dire que pour elle, vendre des livres, ce n'était pas pareil que des salades inodores fourguées sur Internet ou le plastroche de la modernité sur Télé-achats... Et puis, c'était une vraie chrétienne, cette femme, faut dire qu'elle appartenait à la haute... Elle parlait à tout le monde, sans chichi... Elle avait aussi sa collection de pauvres et ça, ce n'est pas ce qui manque de nos jours ! Pas un SDF du quartier qui n'ait reçu sa pièce... Je vous le dis, les gars, la charité désintéressée, ça pourrait faire un sacré turbin à plein temps ! »

La grande kermesse nocturne s'était calmée depuis un moment lorsque deux ombres chancelantes, emmitouflées jusqu'aux oreilles et chargées de sacs plastiques, s'étaient profilées non loin du lieu de l'assassinat, entre le restaurant Temps des cerises et le bistrot Au merle moqueur, quelques strophes nostalgiques s'égrainaient de temps en temps, malgré les fossoyeurs d'idéologie paradant en ville. Revendiquant leur droit au bonheur, plusieurs générations les avaient fredonnées et dans le quartier de la Butte aux Cailles, la mémoire populaire passait encore par le petit commerce. Restaurant coopératif et vieux bistrot jouaient volontiers la carte de la souvenance, celle d'une filiation, d'un parcours de vie où le passé des hommes et des femmes avait encore le droit d'exister.

L'aube enveloppait maintenant les deux complices et la lumière mâtinée chien et loup leur donnait une belle allure céleste. Tels de vieux grognards de la Garde de l'Empereur au soir de l'incendie de Moscou, ils avançaient dans la ville déserte, les pieds gelés, l'âme humiliée. Le regard chargé d'épouvante, le spectacle auquel ils venaient d'assister se répétait à l'envi dans leur esprit fragile.

Pour tenter de se réchauffer, le plus jeune des deux hommes se frottait les mains. Il répétait les mêmes mots, en essayant de soutenir l'allure plus vive de son compagnon de débîne.

– Attends-moi, Bonappe ! Attends-moi, merde... Tu marches trop vite. Pourquoi t'as pas voulu leur parler, aux flics ? Pourquoi ?

– La paix, Mohamed ! Fiche-moi la paix, pour une fois...

– Tu auras la paix, après ! Réponds-moi d'abord !

– Écoute, ce n'est pas nos oignons... Avec nos gueules, on en aurait eu pour la journée... Tu ne te rends pas compte qu'ils n'aiment pas les mecs qui te ressemblent ! La parole d'un frisé, comme ils disent ! Et puis, celle de deux clodos, tu y penses ? Elle ne doit pas peser bien lourd, notre pauvre frime...

Le Marocain venu au pays des *droits de l'homme* dans les années soixante-dix pour engraisser un constructeur d'automobiles dévisagea son comparse. L'incompréhension marquait son visage, soulignant ses traits fins, burinés par des mois d'errance.

– Mais enfin, vieux... On les a vus, ceux qui ont refroidi la bourgeoise... On les a bien vus, même, ne dis pas le contraire ! Le type qui boitait et la jeune femme toute blonde. Je suis devenu une cloche, c'est sûr, mais je ne suis pas fou !

– C'est peut-être vrai que t'es pas dingue, mon pote, mais rien n'est jamais sûr... Parfois, on s'imagine des choses insensées, mais c'est toujours dans la tête que ça se passe, ce genre de film ! Tu as vu, tu as vu ! Tu le crois fermement, mais c'est autre chose...

Toisant son compagnon de déveine avec une méchanceté affichée, le vieil homme se tut. De ses yeux couleur azur, soudain exorbités, il semblait reprendre son souffle.

La nuit passée sous un porche truffé de courants d'air l'avait un peu trop rudoyé. C'était le temps des codes d'entrée omniprésents, des couloirs protégés, des maisons inaccessibles, des confort douillet à l'abri d'autrui et des misères éventuelles. Le temps du chacun chez soi, du chacun pour soi. Dehors, la rue s'était peu à peu transformée. Elle était devenue l'espace intérieur de l'exclusion, « un lieu de vie comme un autre, finalement ! » répétait souvent le vieil homme pour s'obliger à accepter l'inacceptable quand le doute le bousculait plus que de coutume. Le dos douloureux, les muscles glacés, il se disait qu'il avançait au hasard du tracé des avenues, juste pour ne pas perdre l'équilibre. Caressant son menton couvert d'un duvet dru de barbe blanche, il cherchait de nouveaux arguments pour convaincre son compagnon d'infortune. Plutôt têtu, l'ancien cariste du quai de Javel revint à la charge, attrapant son copain à l'épaule comme pour une étreinte amicale, un besoin tactile d'exister :

– Tu penses que notre parole n'est pas digne de foi ? Parce qu'on est pire que des pauvres ? Parce que je suis un Arabe ? On les a vus lui tirer dessus, bon Dieu ! Un homme de ton âge, Bonappe, accompagné par une belle poupee bien nippée...

L'autre se dégagea, prêt à frapper pour défendre l'intimité de son silence, celle de ses os aussi que l'humidité du petit matin avait rendus bien fragiles.

Le plus âgé devait avoir une soixantaine d'années, son ami beaucoup moins, mais la rudesse des temps avait ridé leur visage avec conscience. Vêtus de grands parkas gris et les têtes couvertes de casquettes en fourrure, les deux hommes en dérive connaissaient le treizième arrondissement dans ses moindres recoins. La victime aussi leur était familière, et c'était cela qui poussait le Marocain à vouloir témoigner. Il repensait à l'intense regard bleuté de la libraire lorsqu'ils se croisaient, rue Bobillot, à l'heure des quotidiens du matin et des cafés comptoir qu'elle lui payait plus souvent qu'à son tour. Il se souvenait de ses petites phrases d'encouragement, des gestes simples qui savent humaniser la vie lorsque l'on daigne sortir un pauvre pouce de sa carapace. À plusieurs reprises, elle lui avait même donné des livres. « Pour vous évader et tenter de reprendre courage... » Grâce à elle, Djilad avait suivi la quête de *L'Alchimiste*, découvert *Le Nom de la rose* dans l'univers controversé de la chrétienté médiévale et il s'était amusé à suivre la saga de Régine Desforges, entre histoire contemporaine et tourmentes familiales, largement saucées viticoles.

– Elle était sympa avec nous, elle nous donnait souvent des tunes... On pourrait faire quelque chose pour elle...

– Elle est morte ! Que veux-tu faire, la réveiller ? Prier son bon Dieu pour qu'il l'aiguille chez saint Pierre pour services rendus ? Quant à moi, tu sais parfaitement que je suis foutrement athée, agnostique même... Qu'est-ce que tu veux faire ? Courir après ceux qui l'ont butée ? Vas-y, Zorro de la déveine, ça va me faire rigoler... Cavale après

des fantômes, si ça te chante ! Ce n'est pas notre boulot, ça, Momo, tu comprends ? Nous, on n'a plus de crèche, plus de turbin, plus de sous, une libido largement émoussée et une dalle blindée qui nous colle joliment au bide ! Juste deux pauvres numéros, dans le grand listage des exclus dont le président prétend s'occuper... Témoin sans domicile fixe, ça ferait un nouveau genre ! Ils rigoleraient bien, les flics, je te jure... Nous, il n'y a que les étoiles qui nous écoutent, quand tous les autres roupillent... Et encore, quand elles le veulent bien, les garces de nébuleuses...

– Tu es con. On sait bien qu'ils étaient deux avec une bagnole rouge, une Renault. Le type boitait salement... C'est lui qui tenait le flingue et qui a tiré sans hésiter...

Le vieil homme regarda son compagnon avec méchanceté. Sa gueule taillée en couteau suisse s'accrut, prête à se fendre. Ses mots semblaient se chercher sur ses lèvres. Pour ponctuer leur conversation, faire mal aussi.

– Et si ça me dérange, moi, d'aller baver ? Si je te dis que je pense peut-être les connaître, les deux autres cinglés ? Le type, du moins. Ça te la boucle ? Moi aussi je pourrais réagir aux trips, mais je me dis que si ces gens-là ont tué cette femme, c'est qu'ils n'avaient peut-être pas tort ! Tu vois, mon pote, ça se complique bougrement... Ils avaient sûrement des raisons à eux, tu comprends. En plus, je pense qu'il ne faut jamais brusquer les choses... Ça, je l'ai trop fait, autrefois, par goût de la clarté, à cause de la sacro-sainte rationalité...

Le Marocain au regard de schiste semblait anéanti. Comment aurait-il pu penser à une coïncidence aussi désastreuse ?

Bernard Lapière, appelé Bonappe au gré de ses déambulations sans boussole, avançait toujours, en marmonnant des litanies sur l'injustice, la cruauté des possédants, la

désespérance endémique qui peut faire disjoncter les plus doux, les plus réservés. Malgré sa déchéance sociale, il avait jusque-là gardé la tête haute, analysant sa chute personnelle par un détour caustique où l'économie politique arrivait encore à lui sauver l'âme. Ce matin-là, un curieux sentiment s'emparait de lui. Il y avait si longtemps qu'il ne l'avait pas éprouvé. Maintenant une vraie honte débarquait par mégarde, au plus profond de son être.

2.

Installée sur un épais tapis bleu pastel depuis le début de la nuit, Chloé en avait assez de relire pour la troisième fois consécutive la pile de vieux documents qu'elle avait prestement empruntés à la Très Grande Bibliothèque avec la complicité du fonctionnaire pourtant chargé de les surveiller de près ! Elle savait évidemment depuis longtemps que son vieil ami Antoine était amoureux d'elle et qu'il aurait volontiers recommencé ce qui n'avait été qu'une passade éphémère. Elle lui pardonnait volontiers sa fâcheuse tendance à vouloir séduire et posséder toutes les femmes passant par hasard à sa portée ! Et surtout, Chloé ne supportait plus qu'il colle une dimension fortement sexualisée au moindre soubresaut scabreux de l'Histoire universelle qu'il courtisait, toutes époques confondues, en intime, en voisin de palier.

Elle l'aimait bien, Antoine, mais le quinquagénaire savait aussi l'agacer à ne plus savoir que penser, que dire, pour que se clarifie cette bien curieuse complicité.

Cette semaine-là, la jeune historienne avait frôlé l'overdose en voulant coûte que coûte boucler l'épaisse documentation annexée à sa thèse. Les milliers de collabos ayant servi le régime de Vichy n'en finissaient pas de lui donner la nausée et il lui tardait de repartir musarder à travers d'autres siècles pour écrire les articles commandés par la revue historique *Prométhée*. C'était son gagne-pain principal et Crémieux, le rédacteur en chef,

lui avait demandé de réaliser dans les meilleurs délais une série d'interviews, relative aux noces joyeuses entre histoire et romanesque. « Une vraie récré ! » pensa-t-elle en se rappelant le nom de ceux qu'elle allait devoir faire plancher sur le sujet. D'abord, Emmanuel Leroy-Ladurie, qui avait évoqué un jour la minceur de la frontière et l'embarras du douanier entre les deux domaines, Frédéric Fajardie pour ses *Foulards rouges*, plusieurs savants médiévistes attirés par le fracas de l'imaginaire et Michel Ravelle, un auteur qu'elle venait de découvrir quelques jours auparavant, suivant à la lettre les conseils du bibliothécaire. Chloé se rappelait de plusieurs phrases qui l'avaient étonnée. Elles revenaient presque complètes et dans l'ordre dans sa tête. Alors machinalement, la jeune femme quitta son bureau minuscule et ramassa sur la table basse du salon l'un des livres qu'Antoine Cavaignac lui avait prêtés. Affalée dans un pouf de cuir rouge, elle le feuilleta un instant, lisant quelques lignes à voix haute, en tentant de trouver le ton de l'auteur :

– « Je déteste Paris, à force de regarder la ville se dévêtir de ses parures et endosser le nouveau prêt-à-porter des faiseurs de murailles anonymes, semblables et lisses, où rien ne permet de fixer l'imaginaire... Je ne peux plus regarder Paris d'un œil tendre, mâtiné de curiosité, en pensant à l'enchevêtrement des ombres qui la hantent... Hélas, le commerce du Rien a depuis longtemps squatté son âme... L'important, c'est ta mémoire, Paris, ta mémoire et ton passé populaire, ignorés des énarques ! Pour eux, la vie ne prend sens qu'au rythme de leur promotion, accaparée en douce au nom d'un Peuple assis, qu'ils baisent sans talent... » J'aime bien ce qu'il écrit, ce type, ajouta-t-elle pour elle-même, contente de pouvoir le rencontrer les jours à venir...

Arrêtant sa lecture, la jeune femme se rappela la manière dont Antoine lui avait parlé du romancier. « Longtemps amoureux de Paris, avec les années, il a fini par la détester... Mais si tu lis ses bouquins, Chloé, prends une bouée avec toi, pour les risques de dérive, scientifique et rationnelle comme tu es... Ce type adore reconstituer des puzzles de vies entremêlés... Tu vois le genre ? » Elle ne voyait plus rien, Chloé ! Elle s'étira un instant et sans envie elle regagna son bureau et tous les collabos qui l'attendaient, un verre de soda à la main.

Ses jolis traits chiffonnés par une nouvelle nuit blanche un peu trop studieuse à son goût, Chloé se dit, songeuse, qu'elle vivait comme une nonne depuis trop longtemps. Solitaire et amoureuse de sa liberté, la jeune femme n'aimait guère s'encombrer d'un ami à demeure, d'un fiancé transi guettant la pause tendresse, entre deux recherches sérieuses et une jolie virée à la faculté de lettres avec une bordée de copines.

Le regard fatigué et le corps tendu par des heures de veille, Chloé Bourgeade se remit au travail sans passion.

La jeune historienne feuilleta une dernière fois un registre cartonné où un bureaucrate pétainiste avait collationné avec zèle plusieurs listes officielles. Toutes concernaient les camps de détention installés en France, construits à la hâte dès la fin de la guerre d'Espagne pour certains, et après l'armistice avec les nazis pour les autres.

Sans relire complètement les vieux bordereaux administratifs, elle survola leurs dates de rédaction et s'arrêta un instant sur quelques noms dactylographiés qu'elle connaissait bien, Pithiviers, Gurs, Beaume-la-Rolande, Les Mille, Drancy, mais soudain, un document plus ancien écrit à la plume d'oie d'une très belle calligraphie, la perturba. « Camp de Satory... Compte-rendu du tribunal

militaire... Il n'y a pas de date sur cette feuille, c'est bizarre ça... Qu'est-ce que c'est que ce camp de Satory? Voyons ce qu'en dit mon cher Larousse... » Elle attrapa alors un lourd volume élimé sur une étagère lui faisant face, rechercha le mot parmi les noms propres et lut à voix haute :

– Plateau au sud-ouest de Versailles. Établissement d'expériences des armements terrestres. Les chefs de la Commune y furent fusillés en 1871...

Elle ne comprenait pas pourquoi le vieux papier jauni semblait s'être gentiment trompé d'époque ! « Il faudra que j'en parle à Antoine... Il doit bien savoir ce qu'était exactement ce fichu camp de Satory, et pourquoi cette feuille à moitié dévorée par les rats du dix-neuvième siècle n'est pas à sa place initiale, dans un autre registre, je suppose... »

Une main ébouriffant ses courts cheveux rouges coiffés au pétard, elle décida enfin de s'offrir une vraie trêve pour dormir quelques heures, non sans avoir servi une pleine gamelle de lait pour son cher Arsène, le véritable maître du petit appartement douillet de la rue des Archives où elle résidait.

Elle s'endormit après s'être questionnée sur les événements de la Commune de Paris qu'elle connaissait assez mal. Les révolutions du dix-neuvième siècle n'étaient pas sa spécialité depuis son DEUG d'histoire, et elle ne se rappelait pas d'avoir étudié cette histoire, souvent édulcorée ou omise, auparavant. « Un chapitre inconnu, qui doit coïncider avec la fin des programmes et les départs en grandes vacances ! Et à part les paroles du *Temps des cerises*, je serais bien incapable de dire quelque chose de sérieux sur le sujet ! »

Le jour était levé depuis déjà longtemps lorsque Michel Ravelle avait grimpé les six étages qui conduisaient à la tanière où il survivait. Il revenait d'une longue marche solitaire qui lui avait fait parcourir le onzième arrondissement, de Nation à République, de Popincourt à la Courtille de Belleville, de Bastille au faubourg du Temple, au hasard de ses pas, sans la moindre logique géographique.

Comme une véritable drogue, il s'obligeait à redécouvrir des lieux, à les flairer, pour mieux les posséder, davantage les apprivoiser. C'était sa méthode préférée pour courtiser les bataillons de fantômes accrochés aux murs de la grande ville amnésique. Il nommait parfois repérages intimes ce qui ressemblait à une respiration, une quête salutaire que certains modernistes auraient trouvée bien vaine. L'homme se grisait à l'Histoire, à la mémoire des pierres, à la trace des siècles joliment mêlés.

Une fois encore, dans un labyrinthe de rues désertes, il avait couru après ses ombres préférées, les avait interpellées en vociférant sans se préoccuper des rares passants.

D'un geste las, il jeta sa veste de cuir élimé sur son lit, partit fouiller le rayon des liquides d'un frigo désertique, choisit un fond de bourgogne aligoté et s'effraya un instant en découvrant sa mine défaite et ses yeux vagues dans le miroir de l'entrée.

Ses joues se creusaient dangereusement et ses cheveux grisonnants avaient perdu leur éclat. Des cernes, qu'un fusain appuyé aurait pu dessiner de mémoire, jouaient dorénavant les maquillages funèbres. Sa physionomie générale commençait à virer malade, mais l'homme ne s'en inquiéta pas plus que les autres jours. « Le vieillissement des carcasses est dans l'ordre des choses... » se dit-il sans y penser vraiment.

Cette nuit-là, le romancier avait visité les vieilles cours du quartier Popincourt, abandonnées par la plupart des artisans. De luxueux lofts abritaient désormais les caresses furtives et les songes de jeunes nantis, pourvus de familles prévoyantes. Dans chaque immeuble, cadres supérieurs et nouveaux riches, amusés ou désabusés, remplaçaient les familles populaires parties en lointaine banlieue jouer les équilibristes budgétaires. Obéissant aux phénomènes de mode, une intelligentsia cosmopolite squattait sans aucune grâce depuis plusieurs années son périmètre d'élection.

Quelques heures durant, oubliant de tristes réalités le laissant souvent largement démuné, Ravelle s'était imaginé suivre les traces des francs-tireurs de 1848 en quête de libertés. Avec eux, il s'était mis à l'abri de la troupe sanguinaire, là-bas, de l'autre côté du canal Saint-Martin encore dépourvu des couvercles anti-émeutes offerts par le baron Haussmann « déguisés en jardins d'agrément conçus par Hortense, la belle-doche impériale... »

Maintenant, vautré sur sa banquette préférée, l'homme s'était resservi un verre de blanc, il avait allumé une blonde un peu trop légère à son goût et s'était dit que ses voisins n'allaient plus tarder à s'agiter avant

d'embarquer pour l'éternel recommencement du grand remue-ménage des fourmis.

Fatigué d'avoir une nouvelle fois sillonné un bout de Paris à pied, l'homme de mots fit défiler un répondeur-enregistreur peuplé de messages insipides, de promesses de travaux épisodiques. Les propos obséquieux d'un éditeur, flatté d'avoir reçu l'un de ses manuscrits, brisèrent le silence du petit appartement. La voix était chaude, rassurante.

– Ma situation est difficile, mon cher Ravelle. Pourtant, j'avoue que votre texte me plaît... Cette histoire de statues qui s'enfuient de Paris pour que les badauds les remarquent enfin est assez surprenante...

L'homme se prenait pour un professionnel de la pensée et le romancier se fiait à ses jugements littéraires. Bon directeur de collection mais patron passable, les contradictions de la petite édition laissaient aux monopoles du papier imprimé de jolies longueurs d'avance. L'écrivain appréciait cet homme et trois de ses livres avaient trouvé refuge dans le catalogue de l'éditeur.

Après une hésitation, Ravelle fit à nouveau courir la bande magnétique. Une voix féminine un peu éraillée le sauva d'un fatras de pensées amères.

– Michel? Tu es là? J'en ai marre de m'adresser à cette maudite machine! Tu es à Paris? Rappelle-moi, avant que je m'envole au bout du monde...

L'homme arrêta son répondeur sans rappeler son amie, bougon et plus irascible que jamais.

Plus qu'une moitié de lui-même, cette femme était sa référence intime. Pendant une longue période, ils avaient vécu ensemble dans une soupenote de Belleville, un paradis de dèche où la valeur humaine et les tendresses passagères réchauffaient les plus démunis. Elle était

reporter photographe et courait la planète en cherchant le bon cliché au rayon des causes à défendre. Entre virées terrestres et délires immobiles, ils arrivaient à boire un verre ensemble, parfois davantage.

Ce petit matin-là, Ravelle pensa que son amoureuse pouvait attendre un moment de plus et il appuya machinalement sur la touche de la machine. La voix enjouée d'Antoine Cavaignac était reconnaissable entre mille !

– Bien le bonjour, plumitif chéri ! Tu fais une séance de dédicace, demain soir à partir de dix-huit heures, dans une belle librairie du treizième, c'est exact ? J'ai reçu le carton d'invitation il y a quelques jours, merci à toi... Alors pour une fois, tu vas quitter ton vieux village aux mille révoltes pour te commettre en rive gauche, ce n'est pas souvent ! Je vais essayer de passer te voir aux Cerises rouges, si toutes les femmes qui me tournent autour me laissent enfin en paix...

La boîte vocale avala la fin du message de l'éternel cavaleur largement obsédé par tout ce qui se conjugait au féminin.

C'était devant la grande fontaine bâtie par un dénommé Trogneux à l'angle du faubourg et de la rue de Charonne que les deux hommes s'étaient rencontrés quelques années auparavant. Que de fois Ravelle ne s'était-il pas imaginé faisant la queue parmi les épouses des artisans du quartier, un seau dans chaque main, se méfiant des chevaux qui traînaient les barils du brasseur immortalisé par l'eau potable ? Que de fois avait-il traversé le faubourg en pensant au sang versé et à la poudre noire, tapissant les mémoires attentives ?

Antoine Cavaignac excellait à l'époque dans le bénévolat, vendant un journal à tirage limité, distribuant des

tracts incendiaires. « Vous, vous écrivez et moi, j'emmagasine la prose des autres. Je suis un collectionneur de vies banales, noircies par l'encre de la presse et des livres... Archiviste, si vous préférez... » Antoine lui avait parlé d'un étrange bonhomme qu'il fréquentait alors, un séduisant dandy maniant avec brio le déroulé de plusieurs biographies, jonglant avec plusieurs casquettes. L'homme passait sans gêne d'une escroquerie à autre chose, d'une aventure réelle à un délire mythomane. Ancien juriste chassé du barreau pour de splendides indécrottes, l'homme philosophait, écrivait, publiait mais il subsistait à grande échelle grâce à ses rencontres, argent de poche minable ou folies passagères, selon le petit bonheur du moment. Après cette mise en garde, Cavaignac lui avait expliqué qu'il tenait une grande partie des Parisiens en fiches et le romancier avait payé le vin blanc. Réelle mémoire vivante, l'archiviste était devenu indispensable à l'écrivain, attaché à teinter ses frasques romanesques de réels coups de griffes ! « En plus, je sais bien que vous êtes passionné par la Commune et moi aussi ! »

Les deux hommes étaient devenus amis et ils baladaient parfois leurs désillusions ensemble, entre deux banderoles, sans croire pour autant au réel pouvoir des rues.

L'heure était celle d'un repos mérité et l'écrivain s'endormit, apaisé, après avoir repensé machinalement à cette séance de signatures prévue le lendemain soir aux Cerises rouges, une boutique éloignée de son périmètre intime mais où l'on partageait une réelle passion pour les livres. Cela justifiait largement le voyage bien au-delà du bourg Saint-Marcel, de l'autre côté de la rivière de Seine !